

L'ART DE LA CAPOEIRA RIO DE JANEIRO, AU BRASIL E DANS LE MONDE LIVRET, QUATRIEME EDITION

André Luiz Lacé Lopes
À Leblon / RIO

Traducteur: Cécile Le Bourdon



PRESENTATION SPECIAL A L'OCCASION DU QUATRIEME NUMERO - Loi « Afrique et Brésil » (Loi n° 10.369, du 09.01.2003)

Soixante dix ans d'existence, dont presque cinquante ans de Capoeira. D'abord en en apprenant et en enseignant les bases, puis en écrivant des articles et des livres, enfin en participant à des conférences au Brésil et dans le monde entier. Je suis donc le témoin, aussi modeste soit-il, du succès croissant qu'à rencontré la Capoeira, succès paradoxal puisqu'elle a été, dans un passé lointain, interdite par le code pénal brésilien.

On me demande parfois (et ma femme, constamment), pourquoi j'écris encore tant sur le sujet. La réponse, sous forme de plaisanterie, est toujours la même : « personne n'aime la Capoeira impunément ». Plus sérieusement -et je me dis à moi-même qu'il s'agit peut-être d'une déformation professionnelle d'administrateur et de journaliste - j'ai fini par endosser le rôle toujours polémique de celui qui questionne ce qui doit être questionné et met en lumière les contradictions. Quitte à être incompris de certains pendant un moment (mais pas par tous, et pas en permanence).

Le fait est, cher lecteur, qu'à ce jour personne n'a réussi à réfuter mes affirmations de manière rationnelle. L'une des plus controversées est sans conteste quand j'affirme que la Capoeira Contemporaine, plus connue sous le nom de Lutte Régionale Bahianaise, aussi appelé Capoeira Régionale, n'est ni une lutte, ni régionale, ni totalement bahianaise. Concernant la lutte, je n'ai pas l'ombre d'un doute, elle tire ses origines de la Capoeira pratiquée dans le vieux Rio. J'ai trouvé nombre de documents étayant mes dires, contre lesquels quelques faibles, pathétiques et parfois hystériques tentatives de démentis n'ont pu que se fracasser.

Musicalement, j'ai puisé mes sources dans les chants du Nordeste (littérature de cordel), en particulier chez les *repentistas*, poètes improvisateurs de l'état de Paraíba (j'ai déjà publié à ce sujet). On y trouve, dans les aspects sociaux et la conception guerrière de leurs chansons, une indéniable influence des militaires et de la bourgeoisie, surtout originaire de Bahia et de Rio.

Pour n'en dire que quelques mots, la Régionale ne s'est répandue au Brésil et dans le monde qu'après avoir été adoptée par le Groupe Senzala de Rio de Janeiro. Groupe qui, lui-même, s'est abreuvé à d'autres sources, participant à de nombreuses rondes, dont les fameuses rondes des maîtres Artur Emídio, Pernambuco, Zé Pedro, Mário *Buscapé*, *Leopoldina*, mais aussi celles de quelques héritiers de la fameuse Capoeira utilitaire d'Agenor Sampaio (Sinhozinho), tels que Neyder Alves et Rudolf Hermann.



D'autre part, la grande majorité des élèves les plus connus de maître Bimba pratiquaient et pratiquent également d'autres types de luttes. Avouée ou non, la tendance actuelle est à la poursuite dans cette voie, puisque de nombreux jeunes maîtres de Régionale pratiquent de plus en plus le « combat libre »¹, on considère maintenant la question sous un autre angle, en conservant le même cadre théorique, on peu difficilement affirmer, comme on l'entend parfois, que la Lutte Régionale Bahianaise peut prétendre au statut de phénomène populaire d'essence folklorique. En effet, une des caractéristiques du Folklore est qu'il n'a pas d'auteur identifié, et encore moins de dates de naissance ou de règlement formellement établi.

C'est de là que vient, si je puis me permettre cette figure rhétorique, la relation d'*Amour et de Haine* qui unit la Lutte Régional Bahianaise à la Capoeira traditionnelle, en particulier celle que l'on appelle la Capoeira Angola. Sans ses racines historiques, sans sa relation aux bases de la « Capoeira ancienne », la « Capoeira contemporaine » perd une grande part de son intérêt et de son sens, d'où la **Relation d'Amour**. D'un autre côté, cette Capoeira stylisée n'a jamais caché qu'elle a été créé pour supplanter la Capoeira traditionnelle, pour lui être

¹ Appelé « mixed martial arts » en anglais, il s'agit de combat au cours desquels les participants utilisent les techniques provenant de plusieurs sports de combat

« supérieure en tout », en étant en particulier plus efficace (?) et plus esthétique (?). D'où la **Relation de Haine**.

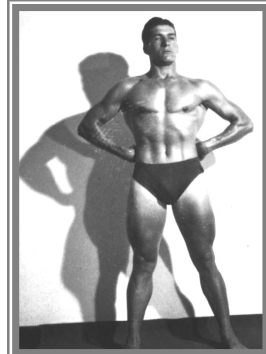
Astucieusement, certains chercheurs d'opérette commencent à essayer de nous faire croire qu'au fond, la Régionale et l'Angola ne seraient qu'une et même chose. Il n'en est rien. Il y a quelques temps, j'ai demandé à maître Caiçara, regretté maître plein de malice, pourquoi on ne pratiquait plus du tout la Capoeira Régionale dans les vraies rondes de Capoeira Angola. La réponse fusa dans un sourire.

- « Pour quoi faire ? ».

A une autre occasion, à New York, le grand maître João Grande me donna une réponse similaire que j'ai reprise dans un de mes articles et dans l'introduction du 2^{ème} numéro du présent livret.

Mais alors comment expliquer le succès de cette Capoeira Contemporaine (nom générique) dans le monde entier ?

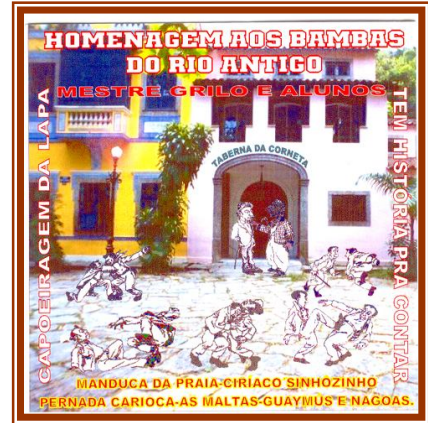
Les raisons sont diverses. J'en ai donné une liste dans mon ouvrage « L'art de la Capoeira à Rio de Janeiro, Sinhozinho et Rudolf Hermann » (p. 251), mais j'aimerais en souligner ici la principale, **le Dieux Marketing**, qui paraît d'ailleurs diriger le monde entier, dans la Capoeira comme ailleurs. Le Capoeira Contemporaine étant issue en majorité de la classe moyenne, sait comme nulle autre organiser des événements et de des débats, en public comme en privé. Quiconque se donne la peine d'étudier cet aspect verra que les preuves sont abondantes. En France en 2005 (Année du Brésil pour la France) ou en Allemagne durant la Coupe du Monde de Football en 2006, la forte présence de la Capoeira stylisée était évidente. Grâce, sans aucun doute, aux qualités des maîtres présents, mais grâce également aux nombreux débats publics dont elle a fait l'objet (à la différence de la Capoeira Traditionnelle). Au Brésil, bien sûr, les effets de ce diabolique marketing sont encore plus intenses dans les régions d'expression historiques de la Capoeira. Ce qui a poussé des Etats comme le Maranhão, le Pernambuco, São Paulo et Rio de Janeiro, et tant d'autres, à faire aussi la promotion de types de Capoeira hautement fantaisistes. A Rio de Janeiro en particulier, où j'habite depuis plus de 60 ans, j'observe avec attention la totale incapacité des leaders de la Capoeira à présenter un projet réellement significatif. Ceci à de rares mais notables exceptions que je me dois de souligner, comme le cas de Luiz Antônio de Abreu, dit **Mestre Grilo** (de l'*Associação de Capoeira Arte Nobre*), qui a produit un excellent disque en hommage aux mérites de plusieurs maîtres dont **Sinhozinho & Rudolf Hermann**, les seuls à avoir pratiqué le véritable art de la Capoeira. J'étais en train de rédiger ces lignes quand je reçus un appel de Geraldo Costa Filho, maître Gegê, chercheur indépendant et perspicace, qui m'informait qu'il venait de publier un livre sur la Capoeira, qui aide à éclaircir l'obscur et crucial combat qui oppose les héritiers de Sinhozinho à ceux de Bimba. Je recommande également cet ouvrage.



Je dirais presque, cher lecteur, que la Capoeira Régionale doit encore fournir au monde une preuve sérieuse et irréfutable qu'elle est un sport de combat efficace. Ne serait-ce que parce qu'il est pratiquement impossible de contredire les experts des autres sports de combat quand ils affirment que la Capoeira Régionale n'est, au fond, qu'une simulation de combat théâtralisée. Un des lutteurs de jiu-jitsu les plus fameux de tous les temps (que je cite dans un

de mes livres) a même déclaré que 10 à 15 secondes lui suffiraient pour venir à bout de n'importe quel pratiquant de Capoeira Régionale. A moins que ce ne soit un pratiquant de plusieurs sports combinés (marmelada), donc on trouve des exemples dans l'histoire.

Qu'il soit bien clair, cependant, qu'en dépit des obstacles, en particulier les deux que je viens de citer, il existe d'excellents maîtres de Capoeira Régionale. Ce sont ceux qui, consciemment ou non, ont compris ou commencent à comprendre l'importance du pacte qui les lie à l'art qu'ils pratiquent et qu'ils vendent. En effet, au bout du compte, si la vie est un processus dynamique, si le folklore est un processus dynamique (comme nous le rappelle maître Edison Carneiro), pourquoi la Capoeira Régionale ne le serait-elle pas ?



C'est si vrai que l'on note aujourd'hui dans la Capoeira moderne (la Régionale entre autres), comme je l'ai souligné plus haut, une curieuse et symptomatique bifurcation : d'un côté de jeunes maîtres au profil guerrier qui complètent leurs connaissances dans des académies de Jiu-jitsu, Vale-Tudo² etc. (certains se sont même intéressés à la Capoeira utilitaire de Sinhozinho) ; de l'autre des maîtres au profil plus *mandigueiro* (malicieux) qui approfondissent leurs connaissances en Capoeiras Traditionnelles, en particulier l'Angola.

Dans ces conditions, je suggère de nouveau d'organiser des Laboratoires de Capoeira-Lutte. Ces événements pourraient se dérouler, par exemple, à l'académie **XGym**, à la **Black House**, au **Recreio** de Rio, (Avec les maîtres Jorge Guimarães, Carlão Barreto, Rogério Camões, Valquenares Oliveira...). Ils pourraient être annoncés dans « Premier Combat » (émission sur une chaîne de télévision du câble brésilien), et dans des revues spécialisées comme *O Tatame*. Dans ces laboratoires, les meilleurs combattants, y compris de Capoeira Régionale, lutteraient contre les meilleurs combattants des autres disciplines, à poids, âge et ancienneté équivalents. Je suis convaincu que, dans ces conditions, la Capoeira de Sinhozinho sortirait largement vainqueur, ne serait-ce que parce que Professeur Valquenares a été élève de Rudolf Hermann...

Ici à Rio, qui fut toujours pionnière, (les arts martiaux mixtes ne sont-ils pas nés dans sa banlieue ?), et dans mes pérégrinations dans le monde entier, en dépit des déceptions, je ne perds jamais une occasion de m'entretenir avec les maîtres de Capoeira et d'autres luttes : Boxe, Jiu-jitsu brésilien (qui existe grâce à la famille Gracie), Judo, Kendo, Kickboxing, Muay Thai, Sambo, Tae Kwon Do, Aikido, Karaté, Karaté américain, Lutte Gréco-Romaine, Wu Shu, Savate, Vale-Tudo etc,...à tous, je pose la même question simple : « La Lutte Régionale Bahianaise est-elle supérieure à toutes les autres formes de lutte ? ».

Presque tous s'accordent à dire que la Capoeira Régionale ne serait jamais gagnante, ni sur un ring, ni dans le cadre de combats multi sports, ni même dans une ronde classique de Capoeira. Mais alors dans quel contexte peut-on affirmer que la lutte régionale bahianaise est « efficace » ?

-Est-ce que la grande différence tiendrait à l'art de se sortir de toutes les situations ?

² Le **Vale Tudo**, qui peut être traduit en portugais par « tout est permis », est une forme de combat libre née au Brésil au XXe siècle. Les combats ne sont régis que par un minimum de règles et restrictions. (wikipedia)

Cet amour pour la Capoeira a des répercussions aussi sur la Capoeira Traditionnelle, en particulier sur le pan de cette discipline qui se préoccupe de l'importance de la négritude. A cet égard, il est évident que cette dernière conservera toujours un avantage sur la Capoeira Régionale qui, bien qu'elle utilise un grand symbole noir comme bannière idéologique, embourgeoise et blanchit constamment la Capoeira.

En effet, quelqu'un a-t-il déjà participé à un évènement organisé par l'un des leaders de la Capoeira Régionale (séminaires, congrès...) qui aurait choisi la négritude parmi les thèmes débattus ?

Il est clair que la Négritude est un facteur plus qu'important, il est tout simplement essentiel ; mais il est clair également que même les organisations noires au sein de la Capoeira méritent d'être étudiés avec attention.

Le premier point à souligner est classique, traditionnel, et commun à tous les types de mouvement : il s'agit d'étudier le risque permanent de voir ses leaders cooptés par « l'ennemi ». J'ai écrit à ce sujet de manière plus approfondie alors que j'effectuais un master à New York. J'avais rédigé un essai intitulé « Black White Society », (auquel mon professeur David R. Burgest avait d'ailleurs attribué la mention très bien !) sur **le leader professionnel**. Cependant ma critique principale porte sur le leader ingénu, celui qui se gargarise de salamalecs d'inspiration africaine, souvent entourés d'un nuage de religiosité. Les salutations africaines, les gestes apparemment secrets sont fréquents au début d'une « volta do mundo ». Les discours sur l'esclavage, antique et actuel, le sont également. Eh bien, je crois que l'heure est venue d'approfondir et d'actualiser ce cadre, de repenser ce discours éculé fait d'idées préconçues sur les cultures africaines. De la même manière, il est temps que les maîtres arrêtent de visiter les pays africains, en particulier l'Angola, en se posant comme les véritables messies des (fascinantes) cultures brésiliennes du métissage. Nous décrions l'impérialisme culturel américain, mais nous faisons la même chose avec l'Afrique. Prenons l'exemple de l'un des maîtres du groupe qui plagie et affirme qu'il est authentique. De retour d'un voyage en Angola, il a décidé d'imprimer des tee-shirts montrant des animaux en voie de disparition, et de choisir comme noms de Capoeira ces mêmes noms d'animaux. A aucun moment il ne lui est venu à l'esprit que l'animal africain qui risque le plus l'extinction aujourd'hui, c'est l'animal humain, le citoyen africain. Plusieurs élèves de ce même maître se sont rendus sur l'île de la Réunion, dans l'Océan Indien, pour enseigner aux pratiquants de l'antique lutte Moringue³, qui est l'ancêtre incontestée de la Capoeira, la « Capoeira authentique », c'est-à-dire une version blanche, embourgeoisée et domestiquée...

Ces réflexions prennent une importance particulière à l'heure où, comme on le sait, la loi brésilienne n°10 369, du 09 janvier 2003 vient amender la loi n° 9 394, du 20 décembre 1996, qui définit le cadre directeur de l'enseignement primaire dans l'éducation nationale, stipule qu'il doit obligatoirement inclure au programme la thématique « Histoire et Culture Afro-brésilienne ». Cette initiative louable et opportune, si elle est suivie des faits, devra certainement inclure la fascinante « Histoire Afro-brésilienne de la Capoeira ». Et c'est pourquoi certains maîtres de Capoeira se prennent à rêver, avec raison, à la chance que ce nouveau marché professionnel pourrait représenter pour eux.

Quand à moi j'ai assumé une tâche ingrate (il semble que ce soit ma croix), lors d'une conférence que j'ai donnée il y a quelques mois à l'Université Estácio de Sá, en présence de plusieurs maîtres intéressés, en expliquant clairement que je connaissais très peu de « professeurs » de Capoeira ayant les capacités à mener un tel enseignement. Pedro Morais à Salvador peut-être, Berg ici à Rio, c'est à peu près tout.

³ Le **Moringue** ou Batay Kréol est un sport de combat pratiqué dans l'Océan Indien, analogue à la capoeira brésilienne (wikipedia)

Ceci à moins que l'on ne décide d'occuper ces heures de cours en jouant du Berimbau, en chantant les quelques chants en vogue (souvent d'une pauvreté de contenu extrême), en évoquant le « riche patrimoine » légué par les cultures africaines comportant la feijoada, les percussions et les hanches des mulâtres. Sans vouloir nier l'importance de ces influences, je me suis attachée à démontrer au cours de cette conférence ce qui devrait et pourrait être fait. J'ai écrit ensuite à ce sujet un article intitulé « **Receita para visitar Angola** » (Recette pour visiter l'Angola), dans lequel, pour résumer, j'invitais à une lecture attentive des livres de Nei Lopes, en particulier de son ouvrage le plus récent « **KITÁBU, o livro do saber e do espírito negro-africano** » (Kitabu, le livre du savoir et de l'esprit noir-africain). Cet ouvrage se divise en deux volumes : volume I « O Antigo Legado – História e Tradições Negro-Africanas » (le patrimoine ancien – histoire et tradition noir africaine), divisé lui-même en cinq parties : Congo, Mina, Tekrou et Sénégal, Ethiopie et Zambèze. Le volume II est divisé en quatre parties : Brésil et Rio Prata, les caraïbes espagnoles, les caraïbes françaises, le Surinam, les caraïbes britanniques et les Etats-Unis.

Ce livre, je le répète, doit être lu et relu de nombreuses fois par tout ceux qui envisagent d'enseigner dans une école sur le sujet (cf. loi n° 10.369 !). Mais si je devais absolument choisir une partie qui soit adaptée à la Capoeira et aux élèves brésiliens, je choiserais les recueils de proverbes régionaux africains. Ne serait-ce que pour mettre en évidence le discret préjugé que nous avons tous en nous, selon lequel l'Afrique, culturellement, ne nous aurait apporté que ses rites religieux « extravagants », mais aucun type de philosophie pure.

Sans épuiser, loin de là, le répertoire existant, j'ai choisi de retranscrire ici quelques proverbes. Nombre d'entre eux semblent avoir été taillés sur mesure pour les capoeiristes. Pour des raisons de place, nous nous limiterons ici aux régions du Congo, de Mina et de l'Ethiopie (mais la lecture de tous, suivie d'une réelle réflexion, est absolument fondamentale) :

1. Proverbes - CONGO

- *Je suis monté sur un éléphant, les amis sont arrivés, l'éléphant est mort, les amis sont partis.*
- *Ce que le coeur garde en lui, la bouche ne le dit pas.*
- *Le tronc peut rester dix ans dans l'eau, il ne deviendra jamais crocodile. –*
- *Ce qui se dit sur le corps d'un lion mort n'est pas ce que l'on dit de son vivant*
- *Plus le fleuve est en crue, plus il veut croître.*
- *Les dents sourient, mais que dit le coeur ?*

2. Proverbs - MINA

- *Le proverbe est le cheval de la conversation, quand la conversation s'épuise, le proverbe la prend sur son dos.*
- *Ce n'est qu'une fois la rivière traversée que l'on peut rire du crocodile.*
- *Un seul mensonge peut gâcher mille vérités*
- *La haine est une maladie sans remède.*
- *Quand le bouffon apprend à jouer, les joueurs sont déjà partis...*
- *Le cocotier est déjà grand, mais qui sait s'il va donner de bons fruits ?*
- *Le mal sait où le mal se cache.*
- *L'aigle vole haut, mais il revient toujours vers la terre.*

3. Proverbes – Ethiopie et régions voisines

- *Les pieds impatients tapent dans le nid du serpent.*
- *Le sot parle, le sage écoute.*
- *Trop de modestie donne faim.*
- *Celui qui ne sait pas marcher ne peut gravir l'escalier*
- *La pauvreté rend esclave.*
- *Un chat peut pénétrer dans une mosquée, pour autant il restera un chat.*
- *Un frère est une épaupe*

Les livres brésiliens spécialisée, comme ceux de mon « cousin » le Dr Nei Lopes, seront certainement un bon point de départ pour le capoeiriste-chercheur qui voudrait sortir des

sables mouvants, fantasques du marketing dans lesquels les gourous actuels, y compris quelques docteurs universitaires, ont attiré l'histoire et les bases de la Capoeira. Je recommande également pour commencer la lecture de « A Manilha e o Libambo » (La Manille et le Libambo) du diplomate Alberto da Costa e Silva. Ce travail de longue haleine consacré aux aspects économiques, politiques et géographiques est fondamental pour élargir la vision de maîtres-chercheurs qui, d'une manière générale, se contentent trop souvent d'une version « folklorique » de l'histoire.

Elton Medeiros (sur la photo en compagnie de deux fans), grand compositeur et poète, administrateur, maître formateur (y compris de Candombe) et ami, est arrivé à mon secours juste à temps, mettant à ma disposition son inestimable collection de livres, ajoutant quelques noms clés comme ceux de Altair Pinto, Arthur Ramos, Câmara Cascudo, Édison Carneiro, Roger Bastide, Nina Rodrigues, et insistant en particulier sur le travail du Professeur José Flávio Pessoa de Barros. Cette insistance a renforcé mon enthousiasme à la lecture de deux excellents ouvrages de ce dernier : « Olubajé, o banquete do Rei » (Olubajé, le banquet du Roi) et « A Fogueira de Xangô, o Orixá do Fogo » (le bûcher de Xangô, Orixá du feu), qui sont des ouvrages réellement fondamentaux que m'a prêtés Lúcio Sanfilippo, danseur de jongo⁴, compositeur de serestas⁵ (il joue tous les vendredis au Bar do Ernesto, Lapa, Rio). Cette lecture est obligatoire pour quiconque à la prétention de travailler dans le cadre de la mise en place de la Loi n° 10 369 !



Avant de pousser nos recherches plus loin, souvenons-nous qu'ici même, en Amérique du Sud, se trouvent de véritables mines d'or en matière de cultures noires. Le Candombe, uruguayen et argentin, en est une bonne preuve. Il suffit pour s'en convaincre de lire et d'écouter Carlos Páez Vilaró (« Entre Colores y Tambores » et « Afrikandombe »), d'écouter « Cáceres - Murga Argentin », en lisant si possible le texte en annexe – « La Historia Negada » – de Juan Carlos Cáceres également.

Ceci, je le répète, est un début, mais je recommande fortement en parallèle la lectures d'auteurs africains, comme par exemple, l'extraordinaire **Pepetela** (Artur Carlos Maurício Pestana dos Santos) : « *Muana Puó* » (publié en 1978), « *As Aventuras de Ngunga* » (les aventures de Ngunga) (1973), « *A Revolta da Casa dos Ídolos* » (la révolte de la maison des idoles) (1979), « *O Cão e os Calus* » (Le chien est les calûs (1985)), *Yaka* (1984 au Brésil, 1985 au Portugal et en Angola), « *Lueji, o Nascimento de um Império* » (Lueji, la naissance d'un empire (1989), « *Luandando* » (1990), « *A Geração da Utopia* » (la génération de l'Utopie) (1994), « *A Montanha da Água Lilás, fábula para todas as idades* » (la montagne de l'eau Lila, fable pour tous les âges) (2000) et tant d'autres. Autre noms à recommander José Luandino Vieira, le jeune pop-africain Ondjaki, pour ne citer que trois bonnes références. Au-delà de l'Angola, je citerai également (même si cette liste est loin d'être complète) le nom du mozambicain Mia Couto (António Emílio Leite Couto), en particulier son excellent travail « *Os Sete Sapatos Sujos* » (les sept chaussures sales).

Il est conseillé également de se souvenir de quelques classiques sur la saga des afro-américains, ne serait-ce que parce que la Capoeira est très présente aux Etats-Unis : « *Soul on Ice* », par Eldridge; « *Die Nigger die* », par Rap Brown; « *Growing up Black* », recueil édité par Jay David ; « *Ragtime* » de Doctorow; « *From plantations to Gheto* », par August Méier et Elliot Rudwicke, et l'autobiographie de Malcolm X. Sur l'incroyable expérience de l'Afrique du Sud, je ne vois pas de meilleur livre que « *When the Lion Feeds* » et « *The Sound of Thunder* », de

⁴ Forme de samba des régions de São Paulo, Minas Gerais, Rio de Janeiro et Espirito Santo [ndt]

⁵ Sérénades jouées par des guitares, flûtes et autres instruments portatifs [ndt]

Willbur Smith qui m'a valu une après-midi inoubliable à Johannesburg, laquelle s'est terminée non pas à Madrid, comme initialement prévu, mais à Paris).

De conseil en conseil, j'en arrive à signaler l'importance d'Internet. Il existe des sites extraordinaires sur le sujet, comme par exemple <http://www.casadeculturadamulhernegra.org.br>, où j'ai déniché le brillant rapport du Conseil National de l'Education intitulé « Diretrizes Curriculares Nacionais para a Educação das Relações Étnico-Raciais e para o Ensino de História e Cultura Afro-Brasileira e Africana » (directives concernant le programme national brésilien d'éducation sur les relations ethnico-raciales et pour l'enseignement de l'histoire et de la culture afro-brésilienne et africaine). Ce rapport, cite Frantz Fanon (« The wretched of the Earth », un guerrier qui était un blanc à l'âme noir, tout comme Vinicius de Moraes, l'un en poésie, l'autre en journalisme).

Si je ne me trompe, M. Cenésio Feliciano Peçanha, issu de la Baixada Fluminense⁶ et citoyen du monde, extraordinaire capoeiriste et chercheur s'est rendu récemment en Angola, accompagné d'un chercheur universitaire spécialisé dans ce fascinant domaine. Qui sait si nous ne serons pas divinement surpris des résultats qu'il nous en rapportera, allant bien au-delà des spéculations qui prévalent actuellement ? Espérons le.

Espérons-le, car ce type de recherches aidera certainement à redresser la barre ici même, dans notre Brésil. Car il est un fait que la grande majorité, sinon la totalité, des défenseurs propagateurs de la Capoeira de maître Bimba est complètement perdue (bien qu'elle feigne de ne pas l'être), ne sachant comment préserver leur art et moins encore comment le faire évoluer (ce qui Bimba, lui, saurait certainement su faire s'il était encore en vie).

Une grande partie des pratiquants de Capoeira Angola sont tout aussi désemparés, se raccrochant à un passé plus « folklorique » qu'afro-brésilien. Tout cela donne du travail aux nouveaux gourous, qui fournissent un vulgaire **kit des fondamentaux pédagogiques** aux éventuels affamés qui passeraient la porte d'un séminaire de Capoeira ou qui le découvrirait à la télévision. Et donne du grain à moudre à des « projets d'insertion » qui nourrissent l'exclusion.

Quant aux autres types, styles ou « griffes » de Capoeira, je ne doute pas que leurs défenseurs auront déjà compris l'urgence de sortir du marasme, de dépasser la phase infantilo-juvénile (culte commercial du passé, versions loufoques, fanfaronnades, etc...), pour faire entrer l'art de la Capoeira dans l'âge adulte.

Tout ceci, bien évidemment, devra se faire avec habileté. Il existe et existera toujours une bonne solution car, comme je l'explique dans ce livret, la Capoeira est un art plein de malice qui conserve en lui une forte capacité d'auto préservation.

Passons maintenant au recueil de poèmes.

⁶ La **Baixada Fluminense** est une région de l'[État de Rio de Janeiro](#), au [Brésil](#).